

UNE HAÏNE DE VILLAGE

(suite de la 1ère Page)

timents aux toitures inclinées jusqu'à terre, où les relayeurs remisaient leurs chevaux et déposaient les harnais; au fond, par un grand jardin qui allait rejoindre une de ces ruelles perdues comme on en trouve souvent dans les villages; mais sur toutes les façades, sur la rue, dans les bâtiments de gauche, au bout du jardin, il y avait des issues mystérieuses qui communiquaient avec l'intérieur de la maison de Malicorne, et ces issues étaient parfaitement entretenues, ce qui prouvait qu'elles avaient leur raison d'être et qu'on y passait fréquemment.

Le jour où son fils était revenu de Paris pour exercer la médecine à Château-Bernard, Jean Malicorne avait fait abattre un pan de la muraille qui donnait sur la rue; on avait percé une porte et une fenêtre, et deux chambres, qui devaient servir à l'officier de santé pour recevoir sa clientèle, avaient été édifiées à l'intérieur; mais Prosper Malicorne n'en continuait pas moins de vivre en commun avec son père et sa mère. Juste au moment où l'homme au pantalon vert, après avoir vu le docteur Hervey entrer chez le notaire, quittait Vermanton pour revenir à Château-Bernard, la famille Malicorne était réunie dans une espèce de cuisine qui leur servait de salle à manger; c'était l'heure du second repas. Ces trois personnages offraient à l'œil de l'observateur des types divers et réellement curieux à étudier.

Madame Malicorne, née Julienne Toinet, était âgée de cinquante ans; elle paraissait en avoir soixante-cinq, tant le travail l'avait usée, flétrie, racornie et ratatinée; son cou, son visage, ses mains et ses bras étaient sillonnés par des rides profondes comme des entailles faites à l'aide d'un instrument tranchant, et la couleur de sa peau, brûlée par le bûle et le soleil, avait les tons rouges de la brique; elle avait été l'bonne; mais sous l'action incessante de l'âpre atmosphère, les rares cheveux qu'elle possédait encore prenaient les teintes jaunes de la filasse que les marchands plaient à la porte de leur boutique pour servir d'enseigne. Ses paupières étaient bridées, et l'œil, sous cette double peau, que le temps avait rendue rigide et parcheminée, semblait avoir perdu la faculté de se mouvoir dans l'orbite. Tenez pour certain que l'œil bridé est l'indice des plus mauvais sentiments. Ses lèvres—les lèvres d'un avaré—étaient minces et décolorées; sa bouche n'avait plus de dents, et son menton, osseux, maigre et pointu, ressemblait au menton de Polichinelle.

Julienne Malicorne portait les vêtements sordides des femmes qui travaillent aux champs; ses pieds ne reconnaissaient pas d'autres chaussures que les sabots, qu'elle usait sans brides, par économie. On l'eût prise, avec ses habits qui dataient de sa jeunesse, pour une pauvre du village. Mais à la campagne il ne faut pas juger les gens au costume, et souvent les haillons cachent la fortune.

Depuis que son fils exerçait sa profession de médecin, madame Malicorne n'allait plus aux champs; elle bornait ses occupations à la culture de son jardin, aux soins du ménage et à la cuisine, à l'entretien des vêtements de son mari, au raccommodage des bas de son fils, dont elle brossait les habits et vernissait les bottes. C'était une domestique que rien ne rebutait et qui ne demandait pas de gages. Les jours de lessive elle s'adjoignait une femme de peine

qu'elle faisait travailler seize heures par jour, moyennant quinze sous de salaire du pain ouit depuis deux semaines et un peu de caillé. Enfin, elle trouvait du temps pour filer, s'occuper de la basse-cour et vendre par le village le poisson que son mari pêchait chaque matin, à l'heure où le soleil se levait, et celui que, le soir, il trouvait dans ses nasses et dans ses verveux. Puis, lorsque la nuit commençait à poindre, on la trouvait sur les bords des routes, le long de la rivière, le tablier relevé, ramassant de l'herbe pour ses lapins et ne craignant pas, elle, la femme de l'homme le plus riche du canton, de rapiner, dans le champs voisin, des poignées de luzerne qui devaient servir à la pâture de ses bêtes.

Le jour, où, sur les observations de son fils, madame Malicorne avait abandonné le travail des champs, Jean Malicorne avait chargé de ce soin Andoche Morisset, le condamné, comme on l'appelait dans le pays, l'homme complaisant qui avait été son prête-nom dans les actes frauduleux que Malicorne avait imposé à l'ancien notaire de Vermanton. Cet homme, repoussé par tout le monde, à cause d'une condamnation qui s'était trompée de route, subissait la volonté de Jean Malicorne et lui servait à la fois d'aide pour la pêche, du conducteur du bac dont Malicorne était propriétaire, et de domestique pour la culture de ses vignes. Ce triple travail était payé trois cents francs par an, un pain de douze livres par quinzaine, le logement dans la petite maison située en face du bourg, sur la rive gauche de l'Yonne, et la jouissance d'un jardinet dépendant de cette maison Andoche Morisset n'était pas marié.

Jean Malicorne avait dix ans de plus que sa femme. Il était grand, osseux, large d'épaules, velu comme un fauve, et, chose bizarre, très blanc de peau; sa tête, presque rasée, ressemblait à celle du bouledogue; la lèvre inférieure était pendante et laissait voir des dents jaunes, pointues, mal rangées; les dents de l'hyène ou du chaval. Mais ce qui était extraordinaire dans sa physionomie, c'était son regard froid, atone, toujours fixe et presque immobile; ses yeux, bleu faïence, avec de petits points blancs, ressemblaient aux yeux d'un trépassé et exerçaient, à cause de leur fixité et de leur profondeur, je ne sais quelle impression douloureuse, une espèce de magnétisation pénible dont ceux qui traitaient d'affaires avec lui connaissaient tout le pouvoir.

En maintes circonstances, et afin d'être débarrassés au plus vite de cette immobilité de la pupille qui faisait mal à voir, ses clients se rendaient à discrétion. Jean Malicorne connaissait cette puissance, et il en abusait chaque fois que l'on tendait à discuter avec lui ou de sortir de ses griffes. Quand son intérêt ou sa rapacité n'étaient pas en jeu, il prenait des allures de bonhomme, se promenait sur le port les mains derrière le dos, coiffé d'un chapeau de paille couleur marron, vêtu d'une veste de toile bleue et d'un pantalon de même étoffe.

On ne l'appelait que monsieur Malicorne; lui, tutoyait tout le monde. Quant à Prosper, son fils, c'était la personnification de la sottise, de la nullité et de l'infatuation; il possédait les allures d'un tambour-major en bourgeois, avec l'amour-propre d'un don Juan de village, auxquels venaient se joindre les traditions et les habitudes des mauvais lieux du quartier latin. Il tenait de son père de sa mère les défauts de caractère et ceux

que leur extrême faiblesse pour lui avait fait naître; mais il n'avait ni leur courage, ni cette ardeur au travail qui, chez un homme de bonne éducation, peut le sauver de ses mauvaises passions. Il passait ses journées à jouer au billard chez Gendronnean, ou à dormir étendu sur un canapé; le soir, il courait dans les champs. L'absence de tout autre médecin dans le canton obligeait les gens malades à recourir à lui; mais à coup sûr, on ne le faisait qu'à contre-cœur et pour ne point se mettre mal avec le père, dont on redoutait les vengeances. L'ignorance de Prosper Malicorne était de notoriété publique; lui-même ne se faisait aucune illusion sur sa valeur.

Il ne faisait, il est vrai, mourir personne, mais il n'avait jamais guéri un seul malade. Toute sa pharmacopée se bornait à des remèdes de bonne femme que sa mère lui enseignait, à quelques pilules de mie de pain malaxées avec de l'axonge, et à des lochs d'une innocuité parfaite, qu'il faisait venir tout préparés de chez le pharmacien d'Avallon. Prosper Malicorne avait conservé les habitudes de luxe de toilette de sa jeunesse; il s'habillait selon les indications de la dernière gravure de mode, se chaussait de bottes vernies, portait une grosse chaîne d'or avec des breloques, un diamant à sa cravate et une énorme bague chevalière à son doigt.—toutes choses qui faisant l'admiration des dames de Château-Bernard et lui ouvraient le cœur des Vénus campagnardes. Les jeunes messieurs du village crevaient de dépit de ne pouvoir déployer un luxe semblable, et, dans l'impossibilité de rivaliser avec un astre aussi éblouissant, se contentaient du rôle modeste de satellites. Prosper avait sa cour, ses flatteurs, ses complaisants; il régnait à Château-Bernard par quelques libéralités de café et la fascination que son luxe exerçait sur le beau sexe.

Le fils avait pour lui la jeunesse et les femmes; le père tenait les hommes par la bourse, l'influence que donne toujours une grande fortune et les liens de parenté qui, par sa femme, l'unissaient à presque toutes les familles du village. L'un et l'autre, par des moyens, bien différents, s'étaient constitués les maîtres, les tyrans de ce petit coin de la Bourgogne. Ils n'étaient pas aimés, mais on les craignait, on les redoutait, on avait besoin d'eux, et cela avait suffi pour leur donner une puissance occulte dont nul ne songeait à s'affranchir. Plus d'un village, en France, voit s'accomplir dans son sein ce singulier phénomène d'audace extrême d'une part, de pusillanimité, de faiblesse, de lâcheté de l'autre. Prosper Malicorne pouvait plaire aux Margots de village, mais il n'avait rien, comme aspect, de ce qui charme les femmes intelligentes. Il était grand et fort, mais commandait de tournure, trivial de gestes et de langage. Ses yeux manquaient d'expression, sa lèvre était lippe, sa figure était bouffie, son nez visait à l'incarnat, ses mains et ses pieds étaient lourds, épais, larges,—canailles en un mot. L'aspect général de sa personne offrait une grande ressemblance avec ces tonshommes en baudruche qu'on craint toujours de voir éclater. C'était une espèce d'Hercule gonflé de viande, de vin bourguignon, de bière et d'alcools de toutes sortes. Le cœur et le peu d'intelligence que lui avait octroyés la nature s'étaient atrophiés dans des excès de table qui se renouvelaient chaque jour.

Tel était, au physique et au

Melle Bertha Ledoux

DEPUIS NOMBRE D'ANNEES TORTUREE PAR LE BEAUMAL ET PLUSIEURS AUTRES MALADIES.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre ont mis fin à toutes ses Souffrances. Aujourd'hui, guérie et heureuse, elle publie la grande efficacité des Pilules Rouges du Dr. Coderre.



MELLE BERTHA LEDOUX.

L'anémie — ou en d'autres mots la pauvreté du sang — est une des maladies les plus communes de nos jours. Elle affecte sans exception, les femmes de tous les âges, mais plus particulièrement les jeunes filles entre 13 et 20 ans.—Etes-vous anémique?—Etes-vous pâle et votre teint jaune? Vos yeux sont-ils cernés? Vos lèvres et gencives sont-elles pâles au lieu d'être roses? Votre appétit variable et faible? Etes-vous fatiguée et essouffée après le moindre exercice? Souffrez-vous d'étourdissements et de maux de tête? Votre cœur bat-il violemment si vous marchez un peu vite? Etes-vous abattue, mélancolique et faible? S'il en est ainsi, vous êtes anémique, vous êtes sur la route de la consomption, et par conséquent de la mort. Les Pilules Rouges du Dr. Coderre guérissent l'anémie en faisant du sang riche, rouge et pur. Aux figures pâles et jaunes, elles donnent le rayon de la santé, donnent de la vigueur à tout le système, et font de la vie une bénédiction au lieu d'un fardeau. Melle Ledoux dit: "Depuis plusieurs années j'ai beaucoup souffert de grande faiblesse et du 'beau mal'. Je n'avais pas d'appétit, je souffrais aussi de maladie de foie, toujours mal à la tête, faiblesse dans les jambes, pas d'appétit et douleurs dans tous les membres. Je souffrais aussi de faiblesse et de pauvreté de sang. Une amie m'ayant dit que le seul remède qui pouvait me guérir était les Pilules Rouges du Dr. Coderre, je commençai à en prendre. Jamais je ne pourrai faire assez de louanges de ce remède, car il m'a débarrassée de toutes mes maladies. Maintenant que je suis guérie, je me fais un devoir de le recommander à toutes les femmes et jeunes filles malades." Melle Bertha Ledoux, 150 Ste. Elizabeth, Montréal.

faible jeune fille. N'oubliez pas que nous avons à votre disposition un médecin spécialiste d'une grande expérience dans le traitement des maladies des femmes. Ecrivez-lui une description complète de votre maladie, il vous répondra absolument pour rien. Si vous le préférez, écrivez-nous pour un blanc de questions pour traitement, nous les envoyons à toutes les femmes qui en font la demande. Notre médecin examinera votre maladie et vous donnera un grand nombre de conseils, qui, si vous les suivez bien, aideront beaucoup à vous guérir. C'est une chance unique que nous vous donnons de consulter notre médecin spécialiste. Adressez vos lettres: Département Medical, Boite 2306, Montreal. Defiez-vous des pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c. la boîte, ce sont des imitations des Pilules Rouges du Dr. Coderre. Ces imitations sont la plus grande fraude du jour. Il est arrivé un grand nombre d'accidents par l'usage de ces imitations que l'on vous vend à bon marché. Ces imitations faites à bon marché contiennent toujours de la morphine, de l'arsenic et de la strychnine. Defiez-vous, si votre marchand n'a pas les véritables Pilules Rouges du Dr. Coderre, envoyez-nous 50c. en timbres canadiens ou américains pour une boîte, ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux Etats-Unis, pas de douane à payer. Donnez votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez: COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Boite 2306, Montreal.

moral, l'homme avec lequel le docteur Hervey allait entrer en lutte. Madame Malicorne servait son fils, et trouvait, tout en allant et venant, le moyen de prendre son repas; il est vrai que ce repas était d'une frugalité qui ne pouvait s'expliquer que par l'avarice sordide de cette femme. Il consistait en carottes cuites à l'eau et assaisonnées seulement de poivre et de sel. Le pain qu'elle mangeait était tellement dur qu'il eût déchiré ses gencives, dégrainées de dents; elle le tirait d'une oruche remplie d'eau, dans laquelle il trempait depuis le matin. Pour boisson, elle buvait un liquide aigre provenant de la fermentation de fruits gâtés par le temps ou la piqûre des insectes. Harpagon était un prodige comparé à madame Malicorne! Jean Malicorne et son fils mangeaient silencieusement. [à continuer]

NEW STORE AT WELLINGTON STATION

I have recently opened a general store at Wellington and solicit a share of public patronage. I have a nice selection of Dry Goods, Groceries, Boots & Shoes and the usual selection of goods found in a general retail store. I intend making a specialty of Eggs, and will also endeavor to buy everything the farmers have for sale, and I trust that by careful attention to business and by adhering to straightforward business methods to secure and retain a share of the patronage of the farmers of Wellington and surrounding districts.

F. T. ARSENAULT Wellington Station.

Cramps and Colic Always relieved promptly by Dr. Fowler's Ext. of Wild Strawberry.

When you are seized with an attack of Cramps or doubled up with Colic, you want a remedy you are sure will give you relief and give it quickly, too. You don't want an untried something that may help you. You want Dr. Fowler's Extract of Wild Strawberry, which every one knows will positively cure Cramps and Colic quickly. Just a dose or two and you have ease. But now a word of proof to back up these assertions, and we have it from Mr. John Hawke, Coldwater, Ont., who writes: "Dr. Fowler's Extract of Wild Strawberry is a wonderful cure for Diarrhea, Cramps and pains in the stomach. I was a great sufferer until I gave it a trial, but now I have perfect comfort."



NEW FIRM

The undersigned have this day entered into Partnership to continue the Business conducted by John A. Brace and the late James McLeod under the same Firm name viz: Brace McKay & Co. All debts due the late Firm of Brace McKay & Co are to be paid to us. All liabilities due by the late Firm of Brace McKay & Co will be paid by us. John A. Brace Alexander S. McKay S'Side, Aug 18th 1899.